

from Chantal Thomas, *Souffrin* (2004)

CHIENS

mœurs, tout le brillant et le vide de la vie en société. Ces êtres de salon, dont, aux yeux de Rousseau, la marquise du Defland résume par excellence le pouvoir et la perfidie, visent à l'efféminisation du genre humain.

Le chien de Schopenhauer

En 1874, Schopenhauer publie ses *Parerga und Paralipomena*. Ils le rendent immédiatement célèbre et lui valent en France des adeptes passionnés dont Flaubert, Maupassant, Edmond de Goncourt déjà bien convaincu de vérités telles que : « Les femmes aiment le malheur, celui des autres et le leur », et qui s'exclame, dans son *Journal* : « Comme la nature a ravalé la femme à la matrice ! »... Schopenhauer reprend de nombreux leitmotiv de Jean-Jacques Rousseau, mais il aggrave le réquisitoire. L'hostilité déclarée de Jean-Jacques Rousseau aux femmes qui tiennent salon et aux femmes écrivains touche Schopenhauer à un niveau beaucoup plus passionnel : sa propre mère, Johanna Schopenhauer, appartenait aux deux catégories. Salonnière, auteur, amie de Goethe, et surtout infidèle à la mémoire de son mari et veuve dépressive, elle est pour son fils un modèle d'exécution. « J'ai cru constater en lui les convulsions d'une souffrance monstrueuse qui semblait accompagner le souvenir terrible d'une époque de sa vie », a noté un contemporain du philosophe. Lorsque,

CHIENS

devenu adulte et ayant rompu avec sa mère, Schopenhauer a diverses liaisons féminines, elles ont en commun de se solder par un échec. Toutes ses histoires se déroulent sous le signe de la suspicion, des reproches et des accusations d'infidélité. Chaque nouvelle rupture le confirme dans sa misogynie et enrichit la somme déjà lourde des griefs. Schopenhauer a, dans sa jeunesse, songé à se marier : il désirait une femme qui soit vraiment « sienne ». Faute de l'avoir trouvée, parce qu'il a été constamment confronté, en toute femme, à quelque chose qui lui échappe, il reverse sa douleur en discours rageurs. La peine d'amour, le chagrin d'incompréhension sont enfouis sous un amoncellement de rancœurs. Le poème du troubadour blessé par sa Dame (souffrance tendre que Krafft-Ebing dans sa *Psychopathia Sexualis* classe dans les comportements masochistes) s'est mué en diatribe. Les pleurs ont fait place à la fureur. La misogynie, comme tout discours raciste, est un discours malheureux, obstinément aveugle à l'origine de son malheur.

L'écart entre le « pôle positif » (l'homme) et le « pôle négatif » (la femme) n'est pas seulement de qualité mais aussi de quantité. La femme est dans tous les domaines un être inférior. Chétive et malade, laide, superficielle, dépressive, vaniteuse (« la vie en société est leur élément naturel »), fermée aux émotions de l'art, intellectuellement « myope », elle n'a conquis son prestige que parce qu'elle est doutée d'un sens incomparable de la dissimulation. Elle fait semblant, imite à merveille. La

ombre et couleurs. L'héroïne de cette histoire ne s'appelait pas Lucie, mais je lui donnerai ce nom par discrétion, et aussi parce qu'il y a *Lucie* dans *élucider*, et que c'est aussi l'histoire d'une élucidation qui fut en un sens meurtrière. »

From Michel Tournier,
Le médianoche amoureux
(1989)

Lucie ou La femme sans ombre

Donc je l'appellerai Lucie. C'était ma maîtresse et je l'aimais. Je précise que j'avais dix ans. Je n'oublierai jamais ses robes de laine multicolores ou ses jupes longues, noires et amples de bohémienne, ses foulards, ses colliers de coquillages, ses ballerines (jamais je ne lui ai vu cette abomination : des chaussures à hauts talons !). Ses jambes nues et bronzées se nouaient sous la table surélevée à hauteur de nos visages, comme une épaisse torsade de chair, impeccable et douce. Je n'oublierai jamais surtout la couronne de fleurs des champs dont elle s'était coiffée une nuit de la Saint-Jean pour danser avec nous autour du feu de joie. Elle avait une natte qu'elle nouait autour de sa tête ou qu'elle laissait pendre dans son dos. Parce que j'avais un album illustré de contes populaires slaves, je lui trouvais l'air russe ou ukrainien, exotique en tout cas.

Vous m'avez peut-être insuffisamment compris

quand j'ai parlé de maîtresse. Il est en effet bien remarquable que le français emploie le même mot pour désigner l'amante d'un homme marié, sa seconde femme en somme, et l'enseignante qui se charge des écoliers les plus jeunes. Car, notez-le, on parle de « professeur » pour les plus grands. La première femme d'un enfant, c'est évidemment sa mère. L'enseignante qu'il trouve à l'école, c'est la seconde femme de sa vie, sa maîtresse, et il n'est pas rare que par inadvertance il l'appelle maman. Est-ce une erreur pendable? On peut se le demander. Il y avait jadis une tradition qui faisait de l'institutrice une vieille fille disgraciée toute en lorgnons et en chignons, d'une sécheresse caricaturale. Je suis tout prêt à m'insurger contre cette image, mais l'histoire de ma Lucie prouve peut-être qu'il était sage de prévenir ainsi toute confusion.

Donc j'avais dix ans et j'aimais ma maîtresse. J'étais prêt à toutes les manœuvres pour entrer dans ses grâces. Comme j'étais un élève médiocre, ni brillant ni cancre, aucunement remarquable en quoi que ce fût, la tâche n'était pas aisée. D'autant plus que ma passion était partagée par tous les élèves de la classe. Tout nous persuadait que nous étions des êtres à part, privilégiés, prestigieux pour appartenir à Lucie. J'essayai Sophie. C'était une camarade de classe. C'était aussi la fille aînée de Lucie qui avait en outre

deux fils plus jeunes, Tibo et Tijoli. Seulement il semblait qu'un mur avait été dressé entre Lucie-maîtresse et Lucie-mère, car Sophie s'appliquait visiblement à ne rien laisser paraître du lien de parenté qui l'unissait à sa « maîtresse », et elle ne lui parlait qu'en l'appelant, comme nous autres, « Madame ».

Mon idée fixe fut longtemps d'accompagner Sophie suffisamment longtemps après la classe pour assister à la métamorphose de Lucie qui lui vaudrait d'être appelée à nouveau « maman » par sa fille. Il me semblait que ladite métamorphose serait valable aussi pour moi-même et que je franchirais ainsi le seuil d'une intimité bien défendue que j'imaginais paradisiaque. Or si j'avais eu par deux fois l'occasion de me rendre dans l'ancienne maison de garde-barrière qu'habitaient Lucie et les siens, si j'avais pu entrevoir les grandes toiles glauques et végétales que peignait Nicolas, son mari, c'était en vain que j'avais attendu que Sophie prononçât le mot magique, véritable « Sésame ouvre-toi » de cette famille. C'est une catastrophe qui devait m'en ouvrir les portes.

Mais il faut que j'évoque ma propre famille qui formait l'autre pôle de ma vie enfantine, pôle hélas négatif. L'argent. Je pense que les relations d'un homme avec l'argent sont aussi profondes et complexes que celles qu'il peut avoir avec Dieu,